

--> **Voir l'erratum** concernant cet article

**Germaine Guèvremont, Roger Payette et Jean-François Payette,
Andrée Yanacopoulo**

Renald Bérubé

Numéro 153, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2014). Compte rendu de [Germaine Guèvremont, Roger Payette et Jean-François Payette, Andrée Yanacopoulo]. *Lettres québécoises*, (153), 54–55.

☆☆☆☆

GERMAINE GUÈVREMONT

Tu seras journaliste et autres œuvres sur le journalisme

édition critique établie par David Décarie et Lori Saint-Martin

Montréal, PUM, coll. « Les écrits de Germaine Guèvremont », 2013, 246 p., 39,95 \$.

De l'écriture journalistique

Vous lisez « Germaine Guèvremont » et *Le Survenant* (1945) et *Marie-Didace* (1947) viennent à l'esprit – ce nom, ces titres, des inséparables. Sauf que Guèvremont a écrit plein d'autres textes, journalistiques surtout. Pour s'en convaincre : les pages 232 à 242 de la biblio. Et vous constatez aussi, alors, que la majorité des articles ont été écrits pour *The Gazette* (entre 1928 et 1935), en anglais donc, never mind.

Osons-le dès l'abord : voilà « d'la belle ouvrage », dirait le Venant. Ajouter le mot « critique » après « ouvrage ». Dans leur « Présentation », p. xiii à xcii, 80 pages donc, les auteurs présentent et analysent les ouvrages de Guèvremont ici édités et fournissent une biographie fort documentée de l'auteure. (Par exemple : c'est en mai 1938, dans la revue *Paysana* de Françoise Gaudet-Smet, que Germaine née Grignon signe pour la première fois Guèvremont plutôt que Guévremont selon l'orthographe du nom de son mari.)

Vastes connaissances

Ajouter à cette « Présentation », édition critique oblige, les variantes des divers textes et les nombreuses notes — intelligentes, étayées, précieuses — en bas de pages. Pour dire les choses ainsi qu'il est impossible de ne pas les penser : Décarie et Saint-Martin vous conduisent dans l'œuvre de Guèvremont, à l'occasion des ouvrages qu'ils éditent, comme des pilotes de F 1 sur une autoroute, ses sorties et les routes diverses auxquelles celles-ci peuvent mener : avec plaisir et aisance. Leur connaissance des œuvres de Guèvremont semble encyclopédique, les liens entre elles toujours à fleur de mémoire.

Tu seras journaliste fut publié en feuilleton dans *Paysana* entre avril 1939 et octobre 1940, et sous-titré *Étude sur la vie réelle* à partir du 5^e épisode (août 1939); le sous-titre provient de la présentation que Gaudet-Smet jugea nécessaire d'écrire en introduction de la première (de 19) livraison du feuilleton. Ce roman occupe donc la majeure partie (p. 67-186) de l'édition critique. Il s'ouvre sur une tentative de suicide (d'où l'intro de Gaudet-Smet) de l'héroïne à la suite de ses insuccès dans la grande ville; il relate ensuite la volonté de ladite héroïne de réussir dans l'univers masculin du journalisme dans une ville de taille restreinte; et se termine par le retour de Caroline à son village natal, à sa profession d'institutrice et à son amoureux.

Bonne campagne et journalisme facile

Roman de la « bonne campagne », en accord avec l'idéologie officielle de l'époque; mais aussi, roman sans quartiers dès lors qu'il s'agit de trois questions. Celle de la pratique du journalisme, qui valorise le plus facile et le « c'est-ça-que-veulent-les-lecteurs » au détriment du « il-faut-faire-savoir »; celle qui fait du propriétaire du journal, anonymat des articles aidant, l'auteur des articles importants; ce qui mène au vol des textes de Caroline par son patron et à la non-reconnaissance par ce dernier de son travail. Du travail d'une femme.



LORI SAINT-MARTIN

En quoi *Tu seras journaliste* se situe dans le prolongement logique d'*Une grosse nouvelle*, texte donné ici selon trois genres (p. 1-65) : sketch radiophonique (1933), nouvelle (1949) et téléthéâtre (1954). Telle est la beauté des éditions critiques : permettre de suivre les trajets de l'écriture, de voir / lire l'écriture... à l'œuvre. Quelques textes brefs s'ajoutent à ces deux-là. « D'la (bien) belle ouvrage. »

☆☆☆☆ ½

ROGER PAYETTE ET JEAN-FRANÇOIS PAYETTE

Ce peuple qui ne fut jamais souverain.***La tentation du suicide politique des Québécois***

préface de Pierre Drouilly

Montréal, Fides, 2013, 276 p., 27,95 \$.

Du déni et de l'assertion... refusée

Questions (une seule, plutôt) : pourquoi donc le Québec a-t-il répondu « non » à deux référendums entre 1980 et 1995 ? D'autant plus que celui de 1995 venait après le rapatriement de la Constitution selon Trudeau en 1982, le rejet de l'Accord du lac Meech par le Canada en 1990 puis de cet autre accord, diminué et amaigri, celui de Charlottetown en 1992.

Selon la quatrième de couverture : « [Les auteurs] prolongent l'analyse à laquelle s'étaient livrés les Maurice Séguin, Jean Bouthillette, Hubert Aquin, Fernand Dumont, pour ensuite la renouveler [...]. » Dès lors que Pierre Drouilly est le préfacier de l'ouvrage, vous savez qu'entre préface et quatrième de couverture, l'entente peut aller de soi. Nous sommes là entre tenants d'un même point de vue, essentiel sinon vital : il faut savoir être maître chez soi, accepter l'affrontement afin de mener à bon terme la volonté de s'autodiriger. Manger à deux râteliers, le fédéral national et le québécois provincial, ne mène nulle part, malgré les dénis officiels et trop intégrés par la collectivité. Le pouvoir politique doit accompagner la culture distincte.

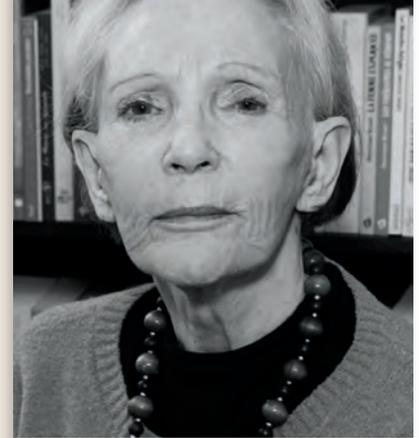
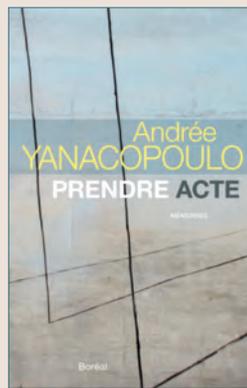
Une étude de Drouilly (printemps 2010) le démontre amplement : 78 % des Québécois « pensent qu'il sera possible un jour de réformer le fédéralisme canadien de façon à satisfaire à la fois le Québec et le reste du Canada »; le même sondage indiquait que « la fermeture [aux revendications du Québec] dans le reste du Canada est univoque, [...] allant de 56 à 87 % selon les compétences revendiquées, pour une moyenne de 77 % » (p. 15, notes 5 et 6). Qui donc alors peut encore croire en la crédibilité d'une possible réforme ?

Or la survivance n'est plus une option

Et pourtant. Soixante-dix-huit pour cent des Québécois y croient donc. Par vertu (?) de déni du réel, par vertu (?) d'une sorte de



ROGER PAYETTE ET JEAN-FRANÇOIS PAYETTE



ANDRÉE YANACOPOULO

croissance en la pensée magique qui conforte leur acceptation d'un bien-être néo-libéral dont les visées font oublier leur dépendance (refoulée) à un colonisateur qui maîtrise l'art des communications intéressées. En bref : le point de vue passionnant d'un bout à l'autre de *Ce peuple qui ne fut jamais souverain* est le suivant : quand on vous fait croire que vous êtes né pour un p'tit pain, vous finissez par en être persuadé. Mais il faut impérativement que « vivre » finisse par prendre le relais de « survivre » : la « survivance » n'est qu'un « lent suicide collectif » (p. 191).

Essai dont le point de vue est impeccablement cohérent, étayé et démontré. Magistral. Dommage, très très, que le langage qui le porte soit parfois, sinon souvent, mal assuré et incertain, d'une syntaxe hésitante. D'autant plus que les auteurs le soulignent : il faut savoir défendre sa langue (p. 106-109).

☆☆☆ ½

ANDRÉE YANACOPOULO

Prendre acte

Montréal, Boréal, 2013, 240 p., 24, 95 \$.

Avant, avec, sans

Le générique : « Mémoires ». Et l'épigraphe coiffant ceux-ci explique leur titre : « Mourir signifie prendre acte que le temps assigné par le destin est achevé » (Claudio Magris, *Danube*, 1986). Le temps passe, Andrée Yanacopoulo se raconte ; raconte la vie qui fut et est sienne, vie qu'elle a choisie en accord avec ou en dépit de ses origines.

Les mémoires, forcément, sont toujours sous le signe du temps. Andrée Yanacopoulo est née à Tunis « le 14 novembre (24 brumaire) 1927 » (p. 18) d'une mère « française de France » (p. 27) et d'un père moitié grec, moitié italien : « [N]otre véritable nom était Giannakopoulos — le fonctionnaire de l'état civil français était passé par là » (p. 32), d'où Yanacopoulo. D'entrée d'écriture, Andrée Yanacopoulo le souligne : « Écrire ses mémoires, c'est lire sa vie à l'envers, c'est lui donner un sens autre que celui du présent vécu. » (p. 11) En termes autres : écrire ses mémoires, c'est *interpréter* son passé, ainsi que d'un texte littéraire après l'avoir lu (presque) en entier.

Envers et chronologie

Le déroulement « à l'envers » se déroule selon la chronologie. *Prendre acte* est divisé en cinq parties : « Tunis » (p. 15-74), « Lyon » (p. 75-100), « Fort-de-France » (p. 101-121), « Montréal » (p. 123-230) et « La question d'Orient » (p. 231-232). « Tunis » et « Montréal » comptent pour plus de 160 des 240 pages du livre — les mémoires ont un faible pour leur lieu d'origine et celui de leur dernière arrivée.

Ces deux lieux-segments sont les seuls à être subdivisés — en trois parties dans les deux cas : en « Avant, pendant et après la guerre » dans le cas de « Tunis » ; en « Avant, avec et sans Hubert », dans le cas de « Montréal ». Insister : quand on passe d'un événement, la guerre de 1939-1945, à une personne, Hubert Aquin, on passe de « pendant, après » à « avec, sans ». Il ne s'agit plus que de temps, d'époque, mais de liens avec une personne, d'une relation amoureuse qui fait de l'un partie de l'autre et vice versa.

Prendre acte ou l'histoire d'une enfant tunisienne, l'aînée de sa famille, née dans un milieu polyethnique et privilégié de commerçants (p. 45). Aînée d'abord prénommée Simonne, comme sa marraine, puis Andrée : « J'imagine que mes parents, estimant qu'après plus de deux ans ils avaient suffisamment satisfait à la bienséance, étaient revenus, en le féminisant, au prénom qu'ils avaient choisi pour le garçon désiré. » (p. 18)

« Docile, mais... »

Enfant très tôt rébarbative aux valeurs des parents : petite fille frustrée de vivre « en vase clos » (p. 25). Mais : « Ma mère tenait à notre instruction » (p. 36) et Andrée rêve de connaissances et de découvertes. L'école, à tout prix ; la jeune fille tient à y aller malgré les dangers de la guerre. Souvenirs d'école : l'« institutrice de onzième » qui dit devant elle à sa mère : « Elle a l'air docile mais... » (p. 35) ; et cette consœur, « une fille du nom de Taïeb » (p. 38) qu'elle retrouvera plus tard en l'avocate Gisèle Halimi qu'Andrée Y. admire. Sauf que madame Halimi ne reconnaîtra pas Gisèle Taïeb (p. 38-40).

Après Tunis, Lyon et les études en médico-psychiatrie, le mariage à Jean Benoist, fils d'une famille amie des Yanacopoulo ; puis Fort-de-France où Jean trouve un emploi intéressant et où Andrée lira *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. En 1960, offre d'emploi au Québec que Jean accepte ; le couple et leurs enfants emménagent à Montréal. Avec belle description amusée du choc culturel, disons (p. 127-129). Engagée par Guy Rocher à l'UdeM, elle mènera des recherches, sous l'égide de Camille Laurin aussi, sur le diagnostic fréquent de dépression au Canada français et sur les liens possibles entre ce fait et la culture du pays.

La dépression et la fatigue

Alors quand elle rencontre un dénommé Hubert Aquin, qu'ils discutent et que le dénommé lui fait parvenir un texte intitulé « La fatigue culturelle du Canada français », les astres ont joué leur jeu fabuleux. Le couple Hubert Aquin et Andrée Yanacopoulo, comme la synthèse exemplaire de l'être québécois. À lire (très) absolument ce « Montréal », d'une beauté noire et cristalline.

L'an 2013 nous aura gâtés : ajouter *Depuis toujours* de Madeleine Gagnon à *Prendre acte*, et alors les récits selon la mémoire montrent toute leur pertinence, leur nécessité. Sans oublier que ces deux auteures écrivent admirablement. Pur plaisir.